

# Matière à réflexion

## Entretien avec Marc Silberstein, des Éditions Matériologiques

**Le Monde libertaire :** Quel a été ton premier contact avec les métiers du Livre, et en particulier avec l'édition ?

**Marc :** Pendant plusieurs années, j'ai participé aux travaux d'un philosophe spécialiste de Darwin. Cela passait notamment par la révision des nombreux textes rédigés dans ce cadre. J'ai donc appris le métier de correcteur-réviseur sur le tas, comme on dit, en grande partie en travaillant avec ce philosophe, linguiste, et donc très précis dans son usage des mots. Période très formatrice. Puis je me suis lancé dans l'édition au sein d'une maison d'édition associative d'extrême gauche (Syllepse), où il fallait tout faire soi-même. Au fil du temps, je suis devenu l'un des principaux correcteurs de la maison. Je me suis également formé à la publication assistée par ordinateur (PAO) et suis donc également devenu maquetiste. J'étais donc en mesure de fabriquer un livre de a à z, depuis un manuscrit d'auteur jusqu'à l'imprimeur. Puis est venue la nécessité de prendre en charge une collection de livres consacrée à des thèmes qui ont toujours fait partie de mes centres d'intérêt : les sciences, la philosophie des sciences (ou épistémologie) et la défense de ce courant de pensée qu'on appelle le matérialisme (très mésestimé, voire méprisé, en France, car trop souvent confondu avec son sens trivial – la passion du lucre – ou avec sa version marxiste, à laquelle je n'adhère pas ; j'ai été intellectuellement formé au sein d'un courant de pensée remontant aux atomistes de la Grèce antique en passant par les matérialistes français des Lumières, jusqu'aux matérialistes scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle et les contemporains). J'ai assuré la coordination technique et éditoriale de cette collection pendant onze ans. Dans le même temps, après diverses péripéties professionnelles, dont plusieurs années en tant que travailleur précaire dans un laboratoire du CNRS (Centre national de la recherche scientifique) spécialisé en linguistique et sciences de la communication – où j'ai travaillé sur l'édition savante des œuvres du biologiste Claude Bernard –, un poste rémunéré a pu être créé aux éditions Syllepse et après huit ans de bénévolat, j'ai pu enfin vivre de ce « métier » d'éditeur, correcteur, maquetiste, manutentionnaire, secrétaire, etc.

**Le Monde libertaire :** L'aventure chez Syllepse s'est mal terminée... Pourquoi ?

**Marc :** Chassez le naturel, il revient au galop ! Je passe sur les détails mais en quelques mots, quasiment l'ensemble des membres de Syllepse (une dizaine de personnes) s'est coalisé début 2009, pour provoquer mon éviction. Le déclencheur et meneur a été mon frère aîné Patrick, pour des raisons sans doute liées aux troubles politiques qui embrumaient son esprit déjà fort avili par ses tendances à l'autoritarisme (par troubles, j'entends la piètre commémoration de Mai 68 de 2008 et qui ne s'avéra pas le grand soir auquel il recommençait à rêver quarante ans après le précédent foirage de la « grande révolution »... , provoquant chez lui une sourde frustration). Il m'a désigné comme bouc émissaire et les autres ont suivi, avec obéissance et respect de la parole sacrée du chef leur désignant le sacrilège que j'étais devenu à ses yeux. En effet, mes sympathies pour le mouvement anarchiste et mes liens avec des militants de la Fédération anarchiste qui étaient patents lui ont été tout à coup insupportables et le « retour du refoulé » a fait le reste : le stalinisme latent qui peut souvent encombrer les recoins turbides de vieux soixantuitards trotskistes, largement embourgeoisés (c'est cela qui les caractérise en



premier lieu) l'a rendu ivre de fureur et les « sale petit con d'anarchiste » ont fusé, les confrontations se sont transformées en affrontements, les relations égalitaires se sont muées en rapport patron/employé (puisque de militant bénévole de la maison d'édition, j'étais passé au statut d'employé, il fallait bien me faire sentir que dorénavant, je n'étais plus son égal mais son subordonné), ce que je n'ai évidemment pas accepté, en faisant valoir mes désaccords (notamment sur des contenus de livres : José Bové candidat à la présidentielle de 2007, des textes de curetons sur l'écologie politique, etc.) avec une véhémence toute libertaire que je n'ai pas besoin de décrire ici ! Dans ce climat de déliquescence intellectuelle et de revirement autoritaire, je savais que mes jours étaient comptés dans ce qui était devenu une « taule » où régnait un petit patron réclamant une totale obéissance et soumission – tout en se donnant des airs de défenseur du monde du travail, ce qui était encore plus insupportable à mes yeux. Harcèlement moral répété, menaces de licenciement pour faute grave (inventée), serrures du bureau changées dans la nuit, carte bleue et chéquier de l'association confisqués, etc., furent mon lot quotidien pendant plusieurs mois. J'eus notamment droit – entre autres brimades – à un procès « stalinien » : tous mes accusateurs autour d'une table, moi face à eux, eux exigeant mon autocritique, moi la refusant en leur gueulant dessus d'aller se faire foutre – c'est de bonne guerre... Le lendemain matin, j'avais droit à ma lettre de convocation à un entretien préalable à un licenciement. J'ai alors mis en place une défense avec un conseiller de mon syndicat, Sud Culture, et avec un ami avocat qui m'a apporté son soutien juridique gratuitement. Le rapport de force s'est rééquilibré modérément, me laissant certes un peu d'oxygène. (Pour vous dire à quel point la démesure autoritariste peut rejoindre le grotesque, mon frère, patron de facto de Syllepse, est allé jusqu'à téléphoner à Annick Coupé, porte-parole de Solidaires, mon syndicat, pour lui demander de ne pas me défendre. Vous imaginez l'effet produit...) Bref, n'ayant pas les moyens financiers d'une lointaine procédure aux prudhommes,

laquelle aurait été sans doute gagnée, dixit le copain de Sud, j'ai accepté une rupture conventionnelle de contrat, pour ne plus subir l'atmosphère fétide produite par cette situation et pouvoir démarrer une nouvelle vie professionnelle, dans un contexte économique que je n'ai pas besoin de préciser... Bien entendu, après ce départ, Syllepse a procédé aux mesures d'éradication qui font partie du bréviaire du petit « stal » de base : destruction des stocks de livres portant ma signature, suppression de la collection, de mon nom en rapport avec les livres que j'avais édités, etc.). Onze ans de travail à la poubelle, des dizaines d'auteurs floués, des livres de référence (sur le matérialisme contemporain, la biologie moléculaire, la biologie de l'évolution, etc.) devenus introuvables. Il fallait réagir, après tous ces coups sur la tête, et avec de très bons amis, nous avons décidé de créer une maison d'édition afin d'une part de reconstruire ce qui avait été ravagé, d'autre part de conforter notre projet commun de promouvoir nos idées. Et retisser des liens humains qui avaient été si forts et si réconfortants. Ainsi naquirent les Éditions Matériologiques.

**Le Monde libertaire :** Quand sont nées les Éditions Matériologiques ? Quelle est la démarche suivie et quels sont les objectifs visés ?

**Marc :** Un premier ouvrage est sorti en octobre 2010 : un numéro de la revue *Matière première* consacrée à l'épistémologie de la médecine et de la santé, qui était en fait la publication d'un livre qui n'avait pu être publié chez Syllepse pour les raisons évoquées plus haut. Nous avons choisi d'en faire un livre gratuit, une sorte de « vitrine » de notre savoir-faire et de nos centres d'intérêt. Mais on peut estimer que le démarrage effectif date de mars 2011 avec la parution de notre premier livre, *La Morale humaine et les sciences*. On vient donc de fêter notre première année d'existence. Après la mésaventure « stalino-médéfiennne », après le coup dur principal – se retrouver au chômage, connaître à nouveau l'emploi précaire (il y aurait beaucoup à dire sur le secteur d'activité qu'est l'édition, qui impose la sous-traitance et la précarité) –, l'idée est rapidement survenue : il ne fallait pas que onze années de travail, de joie, d'effervescence intellectuelle (car tout cela s'accompagnait de séminaires, de colloques, de discussions passionnantes avec plein de chercheurs, de philosophes, etc.) soient ainsi liquidées par des salopards. L'idée était donc de fonder une « coopérative d'édition » avec ce but : continuer le travail entrepris depuis toutes ces années de défense des idées qui nous rassemblent, permettre la publication de travaux de sciences ou d'épistémologie en français, dans un contexte où la langue anglaise, dans ces domaines, est dominante. Et, pour ma part, retrouver un lieu de fraternité vraie, avec des gens de grande valeur, humainement et intellectuellement, et créer les conditions d'une action qui ne serait tributaire que de contraintes extérieures et certainement pas de notre fonctionnement propre. Nous nous sommes constitués en association 1901, avec onze membres (aucun, à part moi, ne vient des métiers du livre), dont deux du groupe Louise-Michel de la FA – François Mercier et moi –, groupe que je salue au passage, car, en tant qu'animant « Pas de quartiers », l'émission du groupe Louise-Michel sur Radio libertaire, on peut dire qu'avec le nombre d'émissions que François a consacrées à nos travaux et réflexions, nous avons là l'un de nos principaux soutiens. Nous appliquons des principes libertaires pour notre conseil éditorial (c'est-à-dire l'instance qui choisit les livres publiables) : décision à l'unanimité, délibération, mandats, ni chef ni patron, chacun œuvrant au bon fonctionnement collectif en rapport avec ses compétences, ses disponibilités, ses envies, chacun proposant des projets, les prenant alors en charge, avec son autonomie d'action, etc. Et nous sommes ainsi parvenus à publier onze livres en un peu plus d'un an, avec d'ores et déjà une vingtaine de projets en cours ou en phase de discussion, qu'on espère voir aboutir en 2012-2013.

**Le Monde libertaire :** Vous avez fait un choix assez singulier en France, celui du livre électronique. Pourquoi ?

**Marc :** Comme je viens de le dire, il fallait se donner autant que possible les conditions de la tranquillité et de l'efficacité. En un mot, l'édition papier coûte cher (d'autant qu'il n'est pas rare de publier chez nous de très gros livres – jusqu'à 1500 pages pour le livre *Les Mondes darwiniens*). Il faut aussi pouvoir être distribué et diffusé, il faut une trésorerie non négligeable pour démarrer, ce qui était somme toute envisageable, mais surtout pour perdurer, ce qui est moins évident dans un contexte économique, médiatique, culturel très difficile. Or, les technologies du livre électronique étaient largement arrivées à maturité quand nous nous sommes lancés. On pouvait ainsi démarrer vite, sans nous mettre en danger financier et surtout, surtout, en étant totalement libres de nos choix. Nous n'avions pas à quémander du fric à un banquier ou racler nos poches, nous pouvions lancer des projets éditoriaux ambitieux sans attendre des années avant de les voir se réaliser. C'est le point crucial : ainsi, en un an, onze livres dont certains de très gros volumes, beaucoup sur des sujets qui n'intéressent pas, ou plus, les éditeurs « classiques ». Catalogue impensable dans le cadre d'une édition papier. L'économie du livre et son circuit technique sont mal connus, assez compliqués, et il me faudrait beaucoup de place pour l'expliquer ici. Je me contenterais donc de dire que le livre électronique a rendu possible notre projet, tout en reconnaissant que ce dispositif technique n'est pas une panacée, car il n'est pas sans inconvénient, en premier lieu la rupture avec les libraires, et ce que cela entraîne en termes de forte fragilisation de ce métier (nous en sommes parfaitement conscients), et aussi parce que se pose le problème de l'industrie informatique, de ses normes, etc. Toutefois, ce résultat est inestimable, car partis de pas grand-chose, financièrement parlant, nous avons créé une maison d'édition qui, par l'ensemble de ses caractéristiques (ses thèmes, ses choix éditoriaux, son dispositif technique, son fonctionnement horizontal, etc.) est sans doute sans équivalent en France. De surcroît, si les Éditions Matériologiques se développent comme on l'espère, je peux espérer en vivre et ainsi ne plus dépendre du bon vouloir des patrons de boîtes d'édition. Moins je les vois, mieux je me porte...

**Le Monde libertaire :** Le livre électronique n'est pas encore très répandu en France, et certains pensent qu'il finira par remplacer le livre papier. Qu'en penses-tu ?

**Marc :** Vaste débat, souvent perturbé par des considérations pas toujours très claires. Je ne ferai aucune prévision quant à la disparition ou pas du livre papier, je n'en sais rien (même si j'en doute et ne le souhaite pas). Les deux systèmes techniques ont des avantages et des inconvénients, ils peuvent d'ailleurs être complémentaires. Nous sommes essentiellement des éditeurs de livres électroniques (appellation que je préfère à ebooks) mais si les conditions s'y prêtent, pourquoi ne pas envisager parfois des doubles parutions, sur l'un et l'autre de ces supports. Pour revenir à ta question, je dirais que pour des éditeurs spécialisés comme nous, pour qui le livre électronique permet aussi, outre les considérations économiques dont j'ai parlé plus haut, de développer des « objets livres » particuliers, la question, à mon avis, ne se posera plus dans quelques années. On peut éditer des livres en couleur (alors que c'est horriblement cher en papier) – ce qui est important pour des livres de sciences –, on peut se permettre de faire des mises en page aérées parce que la place n'est pas comptée, d'inclure des liens hypertextes, comme nous le faisons : dans des ouvrages comme les nôtres, les références bibliographiques, les sources, sont nombreuses ; nous les transformons en liens hypertextuels et ainsi le livre qu'on est en train de lire devient lui-même une abondante ressource textuelle. Pour des textes « savants », c'est important, et cela est évidemment un pas qualitatif important, uniquement possible avec ce dispositif technique.

**Le Monde libertaire :** S'il n'y a pas de science anarchiste, les sciences ont toujours eu une place importante dans la pensée de l'anarchisme. Quels liens établis-tu entre elles et ton militantisme anarchiste ?

**Marc :** Cette réflexion est un point important dans mon parcours, aussi bien quand j'étais « anarchiste de tempérament » hors de toute organisation, que lorsque j'ai franchi le pas avec mon entrée à la Fédération anarchiste. Par mes études, puis surtout par la fréquentation de nombreux amis appartenant à divers domaines des sciences (et de la philosophie, j'insiste sur ce lien), j'ai accès à de multiples savoirs scientifiques et techniques (j'insiste aussi sur l'importance de la culture technique). Ce sont donc des savoirs constitutifs de ma façon de penser, de ma façon de concevoir les problèmes et les solutions. L'esprit scientifique, en un mot, c'est l'exercice raisonné et subtil du scepticisme. Or, l'anarchisme est, entre autres, une pensée critique du monde social tel qu'il se donne comme étant nécessairement tel qu'il est. « C'est comme ça depuis toujours, on n'y peut rien », entend-on souvent. Ce fatalisme est mortel. Le scepticisme scientifique que j'évoque ici est un puissant outil pour lutter contre les habitudes de pensée. Mais n'oublions pas que l'anarchisme n'étant pas – heureusement... – une doctrine homogène, on y trouve des formes d'antisience liées à l'anarchisme « romantique » tel qu'il s'est développé dans les années 1960-1970, notamment en rapport avec l'écologie profonde, développant une défiance totale et irrationnelle à l'endroit de la technique et des sciences. Je suis très éloigné de ces conceptions bien sûr. Je pense que ne rien comprendre aux sciences et à la technique, les vouer aux gémonies sans réfléchir avec les outils idoines, confondre les usages capitalistes des technosciences et les sciences et techniques elles-mêmes, tout cela fait le jeu de nos ennemis de classe, pour le dire rapidement. Alors, évidemment, je me sens proche d'une conception rationaliste, matérialiste telle qu'on peut la lire chez l'anarchiste québécois Normand Baillargeon, par exemple – lequel est un représentant contemporain du courant que tu évoques dans ta question, question d'ailleurs très importante, porteuse d'une réflexion très dense, mais il me faudrait des pages, un livre<sup>1</sup>, pour y répondre convenablement ; je suis désolé de ces raccourcis...

**Le Monde libertaire :** Tu as participé à des livres, écrits beaucoup d'articles. Tu as aussi été mandaté au Comité de rédaction du Monde libertaire. Quel est ton rapport à l'écrit en général ?

**Marc :** Un plaisir, une gourmandise parfois, quand je lis des auteurs dont le style me ravit ou dont la pensée est fluide tout en étant foisonnante. C'est important, ce rapport à la beauté du texte. Cela concerne évidemment bien plus la littérature que les domaines dont je m'occupe ou à propos desquels j'ai l'occasion d'écrire...

Plus prosaïquement, c'est un outil pour lutter, réfléchir, préparer l'action. Il faut qu'il soit privilégié, car c'est le vecteur indépassable des pensées abouties, des idées muries, des moyens conceptuels de combat contre les savoirs frauduleux (de la bourgeoisie qui veut conserver ses privilèges, de la religion, des prophètes de toutes sortes, que sais-je encore). Je crois en la force émancipatrice du savoir, des connaissances (c'est un peu grandiloquent dit comme cela, mais j'assume) : en se débarrassant notamment des hiérarchies de classes et du salariat, faire de tout individu un savant, bien sûr pas un savant professionnel qui doit maîtriser des connaissances extrêmement précises et directement opérationnelles en vue de les appliquer ou de les amplifier, mais être une personne en mesure de « savoir savoir ». Je pense qu'il s'agit là pleinement d'une utopie (au sens positif du terme) anarchiste, car c'est une liberté supplémentaire que l'on s'octroie, celle de se hisser au-dessus des marasmes de la pensée issus de l'ordre culturel bourgeois. En ce sens, l'écrit, et ici peu importe le papier ou l'électronique, est outil et moteur de cette lutte. Après tout, et sans oublier sa maison d'édition, l'une des œuvres les plus représentatives de la Fédération anarchiste n'est-elle pas son journal, *Le Monde libertaire* ?

*Propos recueillis par Guillaume Goutte*

1. On trouvera des éléments de réponse en ce sens dans un livre de François Sébastianoff, en préparation aux éditions Matériologiques, consacré notamment aux rapports matérialisme/anarchisme.

